

46°Z  
35036  
(4)

# *Penser l'Histoire à la Renaissance*

H I S T O R I A



Philippe Desan

P

PHILIPPE DESAN  
DU MÊME AUTEUR

## PENSER L'HISTOIRE À LA RENAISSANCE

ÉDITIONS DE TEXTES

— L'âge de l'âge, la Renaissance en France et l'âge de l'âge, Paris, Fayard, 1988.  
Corpus des œuvres de philosophie en langue française.

— L'âge de l'âge, la Renaissance en France et l'âge de l'âge, Paris, Fayard, 1988.  
Corpus des œuvres de philosophie en langue française.

— L'âge de l'âge, la Renaissance en France et l'âge de l'âge, Paris, Fayard, 1988.  
Corpus des œuvres de philosophie en langue française.

— L'âge de l'âge, la Renaissance en France et l'âge de l'âge, Paris, Fayard, 1988.  
Corpus des œuvres de philosophie en langue française.

1988

Z  
5036  
(1)

## DU MÊME AUTEUR

Philippe Desan, professeur à l'Université de Chicago, a notamment publié:

- *Naissance de la méthode (Machiavel, La Ramée, Bodin, Montaigne, Descartes)*, Paris, A.-G. Nizet, 1987.
- *Literature and Social Practice*, ed., en collaboration avec Priscilla Parkherst-Ferguson et Wendy Griswold, Chicago, University of Chicago Press, 1989.
- *Humanism in Crisis: The Decline of the French Renaissance*, ed., Ann Arbor, University of Michigan Press, 1991.
- *Les Commerces de Montaigne: le discours économique des Essais*, Paris, A.-G. Nizet, 1992.
- *L'Imaginaire économique de la Renaissance*, Mont-de-Marsan, Editions InterUniversitaires, 1993.

## ÉDITIONS DE TEXTES

- Loys Le Roy, *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, Paris, Fayard, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, 1988.
- Lancelot de La Popelinière, *L'Histoire des histoires*, Paris, Fayard, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, 1989.
- Lancelot de La Popelinière, *L'Idée de l'histoire accomplie*, Paris, Fayard, Corpus des œuvres de philosophie en langue française, 1989.
- Edmond et Jules de Goncourt, *Germinie Lacerteux*, Paris, Le Livre de Poche, 1990.
- Hugo Friedrich, *Montaigne*, Berkeley, University of California Press, 1991.



1708356

93

PHILIPPE DESAN

PENSER L'HISTOIRE  
À LA RENAISSANCE

1284

PARADIGME

13, boulevard du Maréchal Juin  
14000 CAEN

1993



Collection *L'Atelier de la Renaissance*  
n° 1

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction,  
par tous procédés, réservés pour tous pays.

© PARADIGME, Caen, 1993

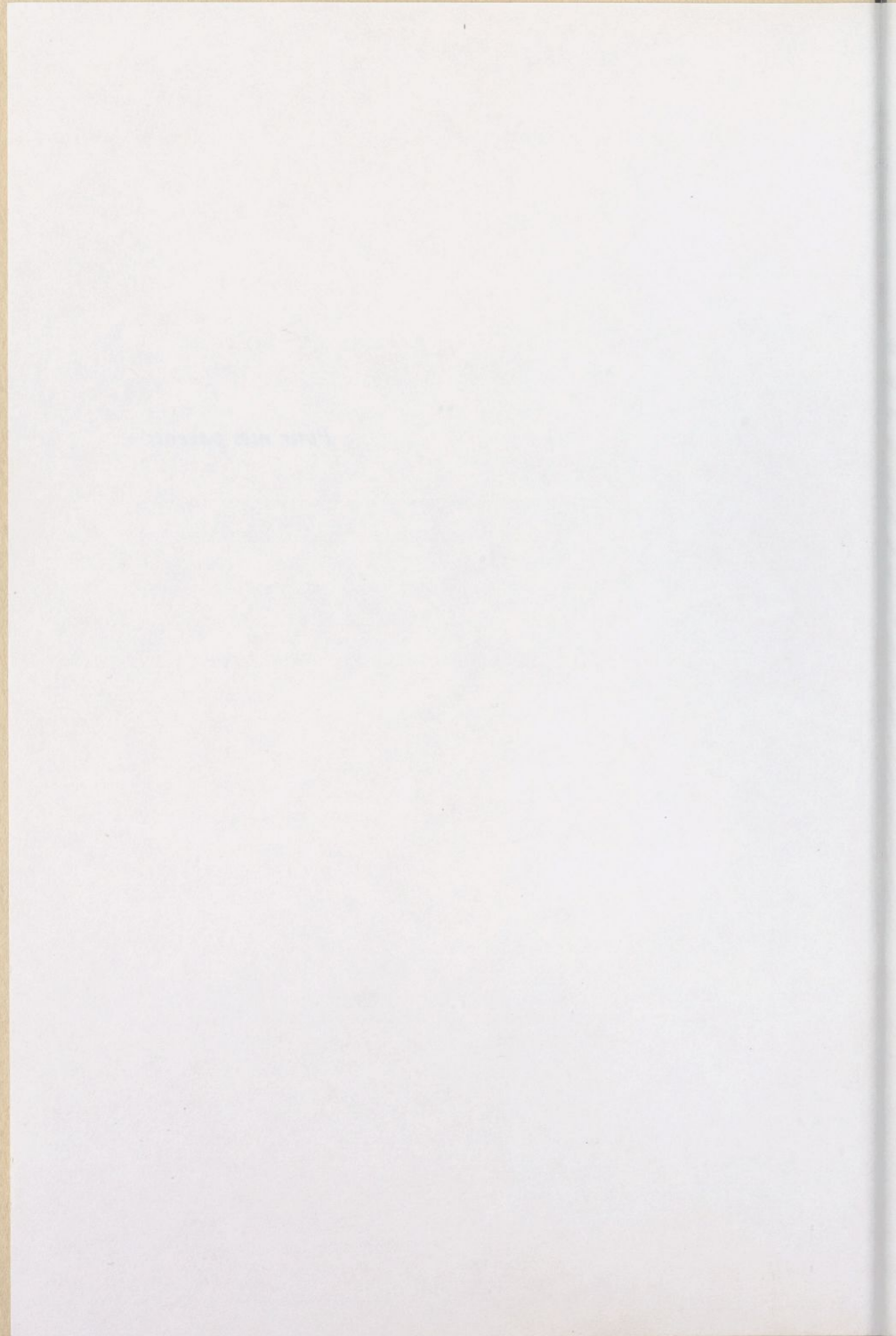
ISBN 2-86878-108-X

## AVANT-PROPOS

Vierge d'un voile blanc — signe de pureté et de sobriété —  
une Historia s'élève dans un livre ouvert. Elle s'appuie sur le  
dos du temps représenté par Chronos. Un pied d'éléphant repose  
sur un bloc de pierre, elle réaffirme la solidité de la  
fondation solide. Historia dirige son regard vers l'avenir, elle  
contemple le passé où elle choisit les documents dignes d'être  
transcrits dans l'ouvrage soutenu par Chronos. L'écoulement du  
temps qui s'écoule, Historia a pour tâche de rendre le témoignage  
du monde. Chronos rend quant à lui une justice au présent, il  
représente les événements déjà advenus sur terre. Historia et Chronos  
complètent le temps et l'histoire deviennent l'un de l'autre et se  
complètent mutuellement.

La représentation allégorique de Historia est présente sur  
la couverture de ce livre vestige avec bien d'autres que l'on a fait  
de l'histoire à la fin de la Renaissance. On en trouve une autre en  
1605 de l'iconologie de Cesare Ripa, ces deux œuvres témoignent de  
grande liberté associée au passage du temps, car si l'on veut  
penser l'histoire, c'est aussi penser le temps à la Renaissance.

Pour mes parents



## AVANT-PROPOS

*Vêtue d'un voile blanc — signe de pureté et de vérité —, une Historia ailée écrit dans un livre ouvert. Elle s'appuie sur le dos du temps représenté par Chronos. Un pied fermement posé sur un bloc de pierre, elle réaffirme la nécessité d'une histoire à la fondation solide. Historia dirige son regard vers l'arrière, elle contemple le passé où elle choisit les événements dignes d'être transcrits dans l'ouvrage soutenu par Chronos. Gardienne du temps qui s'écoule, Historia a pour tâche de tenir la chronique du monde. Chronos tient quant à lui une faux avec laquelle il retranche les événements déjà advenus sur terre. Nécessairement complices, le temps et l'histoire dépendent l'un de l'autre et se complètent mutuellement.*

*La représentation allégorique de Historia reproduite sur la couverture de ce livre reflète assez bien l'idée que l'on se fait de l'histoire à la fin de la Renaissance. Gravé pour l'édition de 1603 de l'Iconologia de Cesare Ripa, cet emblème reprend les grands thèmes associés au passage du temps sur le monde. Car penser l'histoire, c'est aussi penser le temps à la Renaissance.*

1. Jules Michelet, *Archaïsme et Modernité*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1982, p. 83.

2. *Ibid.*, p. 106.





## PROLOGUE

### Penser l'histoire à la Renaissance

«Le 31 décembre 1494, à trois heures de l'après-midi, l'armée de Charles VIII entra dans Rome, et le défilé se prolongea dans la nuit, aux flambeaux. Les Italiens contemplèrent, non sans terreur, cette apparition de la France, entrevoyant chez les *barbares* un art, une organisation nouvelle de la guerre, qu'ils ne soupçonnaient pas»<sup>1</sup>. Voilà de quelle façon Michelet entame le neuvième volume de son *Histoire de France* consacré à la Renaissance. Les troupes françaises qui entrent en Italie sous le couvert d'un nuage de poudre à canon découvrent un monde nouveau. L'historien continue sa description de ce moment décisif de l'histoire de France: «Cette barbarie étourdiment heurte un matin cette haute civilisation; c'est le choc de deux mondes, mais bien plus, de deux âges qui semblaient si loin l'un de l'autre; le choc et l'étincelle; et de cette étincelle, la colonne de feu qu'on appela la Renaissance»<sup>2</sup>.

Voici donc décrite par Michelet la «naissance historique» de la Renaissance française, une naissance au sens littéral du terme puisqu'elle peut être datée avec précision — le 31 décembre 1494, à trois heures de l'après-midi.

---

1. Jules Michelet, *Renaissance et Réforme*, Paris, Robert Laffont, collection Bouquins, 1982, p. 83.

2. *Ibid.*, p. 106.

Naissance néanmoins tardive si on la compare à celle de la Renaissance italienne amorcée par Pétrarque deux siècles plus tôt. Les manuels scolaires nous avertissent pourtant qu'il y eut bien une Renaissance en France et que celle-ci fut accompagnée d'un mouvement humaniste. La plupart des historiens et critiques littéraires s'entendent également sur le fait que le XVII<sup>e</sup> siècle n'a plus grand chose à voir avec ce fameux mouvement humaniste et que le Grand siècle, principalement préoccupé par la notion de classicisme, ne fait pas partie de cette Renaissance.

Quelque chose se serait donc passé durant le XVI<sup>e</sup> siècle qui nous permettrait de réifier un mouvement de pensée sous l'appellation de deux termes désormais acceptés et canonisés: humanisme et Renaissance. La dissolution historique de ce que ces vocables représentent est pourtant moins claire que leur émergence. Faute de pouvoir offrir un acte de décès à la Michelet, nous faisons référence à un «automne» ou à un «déclin»<sup>3</sup> de la Renaissance française. Les causes de ce déclin sont néanmoins des plus obscures. On a souvent utilisé cette métaphore du déclin pour exprimer les bouleversements qui sont intervenus en France entre 1570 et 1630, grosso modo de Montaigne à Descartes. En effet, il ne fait aucun doute que Montaigne appartient encore à la Renaissance et que Descartes représente une ère nouvelle qui brisa toutes ses attaches avec la Renaissance. La fameuse *tabula rasa* réclamée par l'auteur du *Discours de la méthode* ne pouvait intervenir qu'après les échec répétés des intellectuels français de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle qui tentèrent vainement d'expliquer un monde qui correspondait de moins en moins à celui qu'avaient décrit les Anciens.

La tentative de définir la Renaissance en tant que

---

3. Voir par exemple Jean Lafond et André Stegmann, ed., *L'Automne de la Renaissance, 1580-1630*, Paris, J. Vrin, 1981.



période historique n'est pas récente: beaucoup d'intellectuels du XVI<sup>e</sup> siècle s'étaient déjà penchés sur la question. Ils avaient le sentiment d'appartenir à une époque différente et de vivre une histoire qu'il fallait aborder avec un regard nouveau. Beaucoup se considérèrent d'ailleurs comme de véritables acteurs historiques. Pour ces hommes, écrire l'histoire, c'est faire l'histoire, ou, pour reprendre la belle formule de Michel de Certeau, «écrire, c'est *construire*»<sup>4</sup>.

Les intellectuels de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle durent conceptualiser les événements qui les entouraient et *penser* l'histoire en des termes nouveaux. La tradition et les textes de l'Antiquité ne suffisaient plus pour comprendre l'homme et le monde. Certains virent dans leur époque un renouveau, d'autres un progrès, d'autres encore un déclin, ou, comme Montaigne, un progrès dans le déclin. Bref, la Renaissance s'interroge sur sa propre histoire et offre une multitude de modèles théoriques pour sa compréhension et son écriture. Qu'on se le dise: il n'existe pas de perception unifiée de l'histoire au XVI<sup>e</sup> siècle.

Prenons par exemple la notion de déclin. Ses causes sont aussi multiples que les auteurs qui examinent le chaos cosmogonique et ontologique ressenti quotidiennement par le biais d'expériences qui ne correspondent plus à celles de leurs aïeux. Plusieurs bouleversements peuvent être invoqués comme explications possibles de ces multiples façons d'aborder l'histoire à la Renaissance. L'idée d'une crise de l'humanisme n'est d'ailleurs pas nouvelle puisque V.-L. Saulnier décrit par cette même expression la diminution des traductions qui marqua la fin du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. De même, dans son étude intitulée *Society in Crisis: France in the*

4. Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 12.

5. V.-L. Saulnier, *La Littérature française du siècle classique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1967, p. 18.



*Sixteenth Century*<sup>6</sup>, John Salmon avait déjà utilisé le terme de crise pour décrire la société française de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. La crise de la fin de la Renaissance n'a donc pas d'origine précise, elle est le résultat d'une conjoncture complexe où s'entremêlent le politique, le social et l'économique<sup>7</sup>.

Exemple parmi d'autres: la réflexion sur l'idée de méthode à la Renaissance<sup>8</sup>. Durant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, de nombreux intellectuels se donnent pour tâche de reconstruire un monde qui s'effondre de jour en jour. Nul moyen de rafistoler cet édifice légué par les Anciens: les fondations sont minées. L'érosion du paradigme scientifique hérité des philosophes grecs et latins débouche sur une série de questions méthodologiques qui doivent tenter d'expliquer de façon théorique ce que l'observation empirique démontre quotidiennement. Devant le décalage grandissant entre la théorie et la pratique, il devient vite apparent qu'un nouvel ordre scientifique se fait plus que jamais désirer. Les premières tentatives «scientifiques» de reconstruction de l'homme dans son rapport au monde et au cosmos virent le jour dans le domaine de la philosophie de l'histoire, et plus particulièrement dans un intense débat sur les problèmes de méthode et d'organisation du matériau historique. Car, à la Renaissance, même la cosmologie — et de façon plus générale la science — se situe avant tout dans un cadre historique. Toute remise en question scientifique entraîne nécessairement une nouvelle conception de l'histoire.

Les problèmes auxquels tente de répondre le discours

---

6. John Hearsey Salmon, *Society in Crisis: France in the Sixteenth Century*, New York, St. Martin's Press, 1975.

7. Voir Philippe Desan, ed., *Humanism in Crisis: The Decline of the French Renaissance*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1991.

8. Nous avons étudié le développement de l'idée de méthode en France dans *Naissance de la méthode (Machiavel, La Ramée, Bodin, Montaigne, Descartes)*, Paris, A.-G. Nizet, 1987.

sur la méthode sont directement liés à des facteurs aussi divers que le déclin de la langue latine et l'explosion des langues vernaculaires, la perte d'autorité de la Sorbonne, le morcellement de la pensée scientifique, l'effondrement de la morale cicéronienne et de la métaphysique aristotélicienne, et, bien entendu, la diffusion du schisme protestant. Autant de problèmes directement ou indirectement responsables du déclin de la Renaissance et qui, en s'accumulant, finissent par former une « crise » de l'idéal et des valeurs humanistes. Cet ensemble de crises, perçues à des niveaux différents, provoque une révision des catégories et des *topoi* de l'histoire transmis par les Anciens. On se pose désormais les deux grandes questions du devenir historique: d'où vient-on? et où va-t-on? Ces interrogations sont soulevées par des historiens qui cherchent non seulement leurs origines mais s'inquiètent aussi du futur. Parce qu'ils se tournent désormais vers le passé avec un recul conscient et conçoivent les événements présents comme des actions déterminantes de l'avenir, les historiens sont à même de mieux saisir le présent. Cette double perspective permettra bientôt à l'histoire de déboucher sur la science politique et la prospective.

\*\*\*

Le XVI<sup>e</sup> siècle est donc loin d'être une période uniforme du point de vue historiographique. L'époque que nous désignons commodément par le nom de Renaissance ne forme pas une entité temporelle stable et cohérente. On pourrait même se demander s'il y eut vraiment une Renaissance française comparable à la Renaissance italienne. Le terme est en effet problématique dès qu'on tente de l'adapter à la réalité française. Dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle, la Renaissance française fut porteuse de plusieurs contradictions qui sapèrent les valeurs qu'elle était censée



représenter<sup>9</sup>. En un sens, la «découverte» de l'Italie, telle qu'elle est décrite par Michelet, arriva trop tard pour instaurer une renaissance durable. Nous tendons plutôt à penser qu'au moment où la France cueille la belle pomme dorée sur la branche de l'humanisme italien, le ver est déjà présent dans cette pomme, la rongant de l'intérieur. Cette image de la pomme d'or — à l'apparence extérieure certes scintillante, mais au contenu problématique — représente à notre avis une métaphore des plus appropriées quand on parle du XVI<sup>e</sup> siècle français. La Renaissance française possède une ambiguïté profonde et contradictoire dès sa naissance: les valeurs humanistes firent en effet l'objet d'importantes controverses aussitôt qu'elles furent introduites.

Dès les premières décennies du XVI<sup>e</sup> siècle, les grands principes humanistes furent critiqués au profit d'une tradition culturelle basée sur une prise de distance par rapport aux autres cultures. L'émergence d'un sentiment national au cours du XVI<sup>e</sup> siècle joua par exemple un rôle crucial dans la revendication et l'établissement d'une culture française. La forme dorée de l'humanisme n'enveloppait plus qu'un contenu de plus en plus artificiel qui ne répondait nullement aux exigences de la majorité des intellectuels de l'époque. C'est finalement la crise du contenu des grandes valeurs humanistes (éthique, religion, cosmologie) qui permit de remettre en cause la forme même (rhétorique, *topoi*, syllogisme) du discours humaniste.

Cette crise portant sur le bien-fondé du contenu de la

---

9. Hiram Haydn (*The Counter-Renaissance*, New York, Harcourt, Brace and World, 1950) a proposé une théorie semblable pour ce qui concerne l'Angleterre. Il a démontré comment cette «contre-Renaissance» «commença comme une protestation contre les principes clés de la Renaissance classique, et également contre ceux de la scolastique médiévale» (p. xi).

connaissance incita les intellectuels à élaborer une nouvelle conception du discours — privilégiant l'idée de vérité aux dépens du style —, et à se pencher sur la finalité de toute connaissance. Le débat relatif à la méthode historique permit par exemple de transformer les règles de l'écriture et de la lecture de l'histoire. C'est en effet d'abord dans la façon dont on pense l'histoire à la Renaissance que l'on trouve une bonne partie des méthodes, arguments et conceptions qui se répandront rapidement dans tous les domaines du savoir.

Quand on étudie la littérature du XVI<sup>e</sup> siècle, il est frappant de voir que la présentation des idées est souvent plus importante que les idées elles-mêmes. La méthode dialectique de Pierre de La Ramée, dans la mesure où elle était conçue comme l'antithèse du syllogisme aristotélicien, fut par exemple considérée comme une «voie» nouvelle pour arriver à la connaissance. Penser équivalait à offrir un modèle novateur rigoureux pour présenter les *exempla* déjà présents dans les textes antiques. «Penser différemment» signifiait souvent «penser à l'aide de méthodes nouvelles». Une approche différente de celles des Anciens la rendait soudainement digne d'intérêt.

Ce n'est pourtant qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle que la notion de vérité, appliquée au contenu d'un raisonnement (et principalement redéfinie par Descartes), deviendra partie intégrante de la méthode. Comme on le sait, un tel développement épistémologique demandait une *tabula rasa* et l'abandon de la rhétorique traditionnelle comme moyen suprême d'accéder à la connaissance. L'expérience et l'expérimentation remplaceront alors irrémédiablement les gloses et les commentaires. Au lieu de longs arguments de type circulaire, la connaissance assumera une forme plus fragmentée, évoquant elle-même le reflet d'une accumulation infinie de lois scientifiques. La grande transformation des *humanitas* en «sciences humaines» était entamée.



Mais ne brûlons pas les étapes. Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, l'idée d'un humanisme sans frontières est déjà moribonde. L'universalisme du savoir, pierre angulaire des principes et valeurs humanistes, ne résiste pas aux expériences individuelles qui font de plus en plus ressortir les diversités nationales et régionales. Sur le plan linguistique, l'essor des langues vernaculaires sape le programme d'éducation universelle transmis par la langue latine. On réagit avec passion devant l'impérialisme culturel imposé par Rome et l'on s'étonne que la France fasse figure d'acteur de second rang dans le grand schéma de l'histoire universelle. Un vent de révolte secoue l'intelligentsia française. L'histoire doit désormais s'écrire dans la langue nationale car le moment est venu de revigorer et d'augmenter la langue française qui s'appauvissait de génération en génération. La *Deffence et Illustration de la langue françoise* (1549) de Joachim Du Bellay est sans nul doute le manifeste linguistique le plus connu dans l'histoire littéraire de la France.

La France part à la recherche de ses origines et tente de se dégager de l'influence de la culture italienne. Le fait que l'on ait «découvert» un monde si différent du nôtre de l'autre côté des Alpes n'est pas sans blesser l'orgueil français. C'est plus particulièrement l'image de Rome qui gêne. Les lettres et les arts produits par la civilisation latine, puis italienne, représentent un embarras pour les écrivains et artistes français. Tandis que le sonnet pétrarquien est considéré comme une forme qu'il faut à tout prix imiter, les poètes de la Pléiade sont par exemple déterminés à lui donner un contenu français. Sur le plan culturel il est clair que la France se met à revendiquer un passé qui lui est propre et tente pour cela de se dégager de l'influence italienne. Comme nous le verrons, il devient essentiel de *rassembler* le peuple derrière une histoire commune. La Renaissance est une époque où l'on se cherche des aïeux: tel Francion qui quitte les marais

du Palus Méotide pour s'établir sur les bords de la Seine, ou encore «nos ancêtres les Gaulois» et leur chef, Hercule, qui donnent à la France une chronologie irréfutable conduisant au présent roi de France.

Rabelais, les poètes de la Pléiade et Montaigne s'expriment en français et reproduisent dans leurs écrits les tensions alors présentes dans la société française de la Renaissance. Beaucoup de textes de l'époque reflètent une conscience nationale fondée sur une histoire collective. Après être remonté aux origines de la nation française et avoir répertorié des sources archivistiques propres à l'histoire de nos ancêtres, on se propose d'organiser le matériau accumulé afin de le rendre plus crédible. Le moment est venu de s'intéresser aux documents qui relatent l'histoire de France et de trier ces documents afin de former un corpus qui servira ensuite à louer les gloires nationales. Les intellectuels de la Renaissance qui s'intéressent à l'histoire comprennent que la France, comme toute autre nation, est l'aboutissement d'un passé particulier dont il faut retracer les étapes.

Si Etienne Pasquier s'intéresse au problème de l'accumulation documentaire, Jean Bodin se passionne pour une histoire qui posséderait le même degré de certitude scientifique que les mathématiques. Loys Le Roy se plaît quant à lui à comparer la variété infinie des comportements rapportés par les Anciens, tandis que La Popelinière aborde le problème de la subjectivité de l'historien en se penchant sur les techniques de «narration» de l'histoire. Bref, chacun aborde l'histoire à sa manière et avec ses propres préoccupations. Mais dans tous les cas, et quel que soit le projet initial que se donnent ces auteurs, ils pensent tous l'histoire comme un moyen de concevoir et de proposer de nouveaux paradigmes. A la Renaissance, *penser l'histoire*, c'est aussi penser la modernité.

*Comparer et différencier* représentent les étapes



essentielles pour appréhender l'histoire à la Renaissance. Voilà pourquoi la méthode comparative est résolument établie en France à partir de 1560. Beaucoup d'auteurs de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle sont persuadés que le meilleur moyen de regrouper ce qui au premier abord semble disparate est encore de comparer les choses entre elles. Il s'agit pour les historiens d'interpréter certains événements dans leur rapport à d'autres événements afin d'organiser ceux-ci selon un ordre fondé sur la *différence*<sup>10</sup>. S'il est vrai qu'il existe une cacophonie des signes vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, cela ne veut pas pour autant dire que l'on ne cherche pas à organiser ces signes selon un principe cohérent.

Les avatars de l'histoire n'acquièrent une logique que quand ils sont comparés: voilà peut-être le principe fondamental qui forme la clé de voûte des traités sur la méthode historique rédigés entre 1566 et 1599. Comme nous allons le voir, le fait même de confronter des lieux, des événements et des hommes permet d'accentuer les différences et de faire ressortir les spécificités de chaque culture. Mais pour établir des contraires, il faut au préalable créer des catégories dans lesquelles on pourra cumuler les exemples. C'est à partir d'un processus quantitatif d'accumulation d'exemples que la méthode historique devient également possible à la Renaissance. La qualité de l'événement doit se soumettre au principe cardinal de la répétition. L'ordre des similitudes de l'historiographie du Moyen Age fait ainsi place à une nouvelle vision historique déterminée par la quantité des faits recensés et analysés. C'est en fait toute la fonction de l'*exemplum* qui est en train de basculer.

Nous avons choisi trois auteurs — Jean Bodin, Loys Le Roy et Lancelot du Voisin de La Popelinière — afin

---

10. Voir Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.

d'illustrer de quelle façon on s'interroge sur l'organisation et sur la narration de l'histoire à la Renaissance. Il est possible de déceler chez ces auteurs une conception relativiste de l'histoire. Cette vision d'une histoire instable résulte des hésitations théoriques suscitées par les problèmes d'accumulation et de classification des événements. Les catégories organisationnelles doivent en effet être redéfinies en fonction de sources documentaires et de réflexions nouvelles. L'idée de «civilité» fait par exemple partie du territoire de l'historien et l'on s'intéresse désormais à l'histoire des techniques et des sciences.

L'introduction de nouveaux paramètres lors de l'analyse historique complique pourtant les tentatives de synthèse. Devant l'hétérogénéité croissante du matériau historique qu'ils se proposent d'étudier, et après avoir mis en lumière la variété et la diversité des comportements humains relatifs à un même phénomène, les historiens ne peuvent que cerner les règles des processus historiques sans pour autant jamais parvenir à un principe d'explication définitif. Ces règles semblent émerger d'elles-mêmes grâce à la méthode comparative; il s'agit ensuite d'organiser les lois de l'histoire selon un modèle mathématique (Bodin), évolutionniste (Le Roy) ou narratif (La Popelinière). Le dénominateur commun partagé par ces trois auteurs relève d'une *logique de la différence*. Cette logique ordonne non seulement les actions humaines, comme l'avaient bien compris Jean Bodin et Loys Le Roy, mais accepte aussi la subjectivité de l'écriture de l'histoire et l'interprétation particulière de chaque événement en fonction de la position relative de l'historien face à l'histoire qu'il se propose de narrer.

La fin du XVI<sup>e</sup> siècle, principalement après l'expérience traumatisante des guerres de religion, redéfinit les règles de la politique. *La République* de Jean Bodin répond à ce besoin de créer un équilibre nouveau entre le



monarque, l'Eglise, la noblesse et le peuple. En bon juriconsulte, Bodin conçoit cet ordre sur un plan légal et s'appuie sur une numérologie tirée des Nombres platoniciens. Le but recherché est d'arriver coûte que coûte à une harmonie cosmogonique et politique. Il s'agit de trouver un ordre stable en une période tourmentée. Bodin recourt à l'histoire pour calmer les esprits. A partir de 1563, beaucoup sont persuadés que le pouvoir politique doit trouver son explication dans un ordre cosmogonique. On s'évertue à imaginer un rapport entre les formes de gouvernement et une géométrie ou une arithmétique qui justifierait ces gouvernements. Ainsi, le politique, la justice et le cosmos doivent former un tout cohérent — c'est précisément cette cohérence *cachée* de l'histoire qui passionne les intellectuels de la fin de la Renaissance française.

Le massacre de la Saint-Barthélemy n'a fait qu'envenimer les esprits. Les factions politiques et religieuses tentent de tirer vers elles l'histoire. Le peuple se déchire et la guerre civile divise les familles au nom de Dieu. Alors que les mythes formateurs de la nation venaient de rassembler le peuple, il devient maintenant impossible de concevoir une seule histoire pour les deux religions qui se haïssent et se combattent. Les intellectuels protestants pensent alors une *autre histoire* plus proche de leurs préoccupations politiques et spirituelles. Nous verrons comment un texte tel que les *Vindiciae contra tyrannos* se sert de l'histoire pour théoriser les droits de la conscience et promouvoir la liberté de penser sa différence sur le plan religieux et politique.

Comme on le voit, l'histoire est, au XVI<sup>e</sup> siècle, un feu d'artifice. On l'invoque à chaque instant pour défendre une cause ou présenter un programme scientifique, philosophique ou politique. Un sentiment profond de confusion et de chaos marque la pensée française de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Etienne Pasquier choisit précisément ce terme de «chaos»

pour définir la situation dans laquelle se trouve la France en 1589. Dans une lettre au comte de Sanzay, il parle du «chaos de nos troubles»<sup>11</sup>, et il reprend ce même mot dans le livre VI des *Recherches de la France*: «jamais ne fut un plus grand chaos par la France»<sup>12</sup>. Ce chaos atteste cependant beaucoup plus une division et un éclatement de l'ordre qu'un véritable désordre. Plusieurs autorités possibles sont en compétition et tentent de prouver «leur vérité». Cette multiplicité des ordres possibles et les causes innombrables de la crise de l'humanisme débouchent inéluctablement sur une vision historiciste et relativiste du monde. Cette vision morcelée de l'histoire et de l'homme est en désaccord total avec la vision universelle de l'humanisme du début du siècle.

\*\*\*

Revenons maintenant à la métaphore du ver dans la pomme d'or que nous évoquions plus haut. Les fameuses pommes d'or du jardin des Hespérides sont en effet une image très populaire durant la Renaissance. Ronsard s'y réfère par exemple dans ses *Hymnes*:

Aussi les Anciens admirantz ta vertu  
Ont le mouton d'Helles de fin or revestu,  
Ilz ont en ta faveur les pommes honorées  
De Venus & d'Atlas faictes toutes dorées<sup>13</sup>

11. Estienne Pasquier, *Les Lettres d'Estienne Pasquier*, in *Les Œuvres d'Estienne Pasquier*, 2 vol., Amsterdam, Compagnie des Libraires Associez, 1723, t. 2, Livre 13, lettre 13, p. 391.

12. Pasquier, *Recherches de la France*, in *Les Œuvres d'Estienne Pasquier*, *ibid.*, t. 1, Livre VI, chap. 4, p. 531.

13. Ronsard, *Les Hymnes* (vers 261-264), in *Œuvres complètes*, éd. Paul Laumonier, 18 vol., Paris, Didier-Hachette, 1914-1959, t. 8, p. 191.



Et encore dans ses «Inscriptions en faveur de grands seigneurs»:

Alcide acquit louange non petite  
D'avoir gagné les riches pommes d'or:  
Ayant acquis la belle MARGUERITE,  
Tu has tout seul du monde le thresor.<sup>14</sup>

Rappelons brièvement la légende. L'un des exploits d'Hercule (le onzième de ses travaux) consiste à cueillir les pommes d'or du jardin des Hespérides malgré le dragon (c'est tantôt un serpent dans *Les Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes, un dragon dans *Les Trachiniennes* de Sophocle et l'*Héraclès furieux* d'Euripide) qui les garde. Les trois Hespérides (Hespéria, Æglé et Erythie) passent leur temps dans un jardin que la Terre-Mère donna à Héra en Extrême Occident. Egalement appelées filles de la Nuit, les Hespérides chantent d'une voix douce et mélodieuse. Dans son ouvrage sur *Les Mythes grecs*, Robert Graves nous explique que «les noms des Hespérides [...] se rapportent au coucher du soleil. Le ciel est alors vert, jaune et rouge, comme un pommier chargé de pommes; et le soleil, sectionné par l'horizon comme une demi-pomme rouge, meurt de façon dramatique dans les eaux occidentales»<sup>15</sup>.

Ce soleil de la Renaissance qui se couche une fois que les pommes d'or ont été cueillies par Hercule suggère l'aboutissement d'une quête (celle des Argonautes ou des troupes de Charles VIII en Italie). Cette quête du jardin des Hespérides (la Renaissance représentée par une pomme d'or) engendre néanmoins un paradoxe. En effet, une fois la pomme cueillie, tout comme dans le jardin d'Eden, le fruit

14. Ronsard, «Duc de Savoie» (vers 41-44), *ibid.*, t. 9, p. 197.

15. Robert Graves, *Les Mythes grecs*, trad. Mounir Hafez, Paris, Fayard, 1967, p. 109.

perd sa beauté initiale et commence à se gâter. A partir de ce rapprochement entre le fruit doré et la Renaissance, nous aimerions suggérer que la pomme d'or cueillie en Italie est déjà bien abîmée quand elle arrive à la cour de François I<sup>er</sup>. La splendeur qu'elle avait à l'état naturel est passablement défraîchie.

Cette image de la pomme d'or transmise d'une culture à l'autre correspond également à la conception que l'on se fait de l'histoire à la Renaissance. L'idée de déclin et de renouveau de l'histoire est par exemple symbolisée par le ver qui se transforme en papillon et pond de nouveaux œufs qui deviendront à leur tour chenilles, et ainsi de suite. Ronsard reprend la métaphore à son compte:

Après avoir vomé toute sa soye  
 (Qu'un bon ouvrier en meinte estroite voye  
 Doibt joindre à l'or pour les habitz d'un Roy),  
 Ce ver fasché, comme ennuyé de soy,  
 Soudain se change, et vole par les préés  
 Fait papillon aux aësles diaprées  
 De rouge, verd, azur et vermillon.  
 Puis se faschant d'estre tant papillon  
 Devient chenille et pond des œufs, pour faire  
 Que par sa mort il se puisse refaire.<sup>16</sup>

La notion de déclin est réintégrée dans un modèle positif de renouveau cyclique. Ce n'est donc pas une coïncidence si l'histoire devient le champ privilégié de toute réflexion intellectuelle à la Renaissance, précisément parce qu'elle permet d'aborder les questions de la continuité, de la dégénérescence, du déclin et du progrès d'un peuple ou d'une nation.

---

16. Ronsard, *Discours*, «A Maistre Juliain Chauveau» (vers 69-78), in *Œuvres complètes*, op. cit., t. 15, p. 156.



une grande variété de points de vue et de méthodes de travail. Les historiens de la Renaissance ont souvent été confrontés à des problèmes de méthode, et ils ont cherché à les résoudre de différentes manières. Certains ont privilégié l'étude des textes, d'autres l'étude des monuments, et d'autres encore l'étude des institutions. Mais tous ont cherché à donner une vision globale de l'époque, en reliant les différents aspects de la vie sociale, économique, culturelle et politique.

Cette œuvre de la Renaissance a été marquée par une grande diversité de méthodes et de points de vue. Les historiens ont cherché à donner une vision globale de l'époque, en reliant les différents aspects de la vie sociale, économique, culturelle et politique. Ils ont utilisé des sources variées, des textes, des monuments, des institutions, et ont cherché à les interpréter de manière cohérente. Cette diversité a permis de construire une image plus riche et plus complexe de la Renaissance, au-delà des clichés et des simplifications.

Les historiens de la Renaissance ont cherché à donner une vision globale de l'époque, en reliant les différents aspects de la vie sociale, économique, culturelle et politique. Ils ont utilisé des sources variées, des textes, des monuments, des institutions, et ont cherché à les interpréter de manière cohérente. Cette diversité a permis de construire une image plus riche et plus complexe de la Renaissance, au-delà des clichés et des simplifications. Ils ont cherché à montrer comment les différents aspects de la vie étaient liés les uns aux autres, et comment ils ont évolué au cours du temps.

Les historiens de la Renaissance ont cherché à donner une vision globale de l'époque, en reliant les différents aspects de la vie sociale, économique, culturelle et politique. Ils ont utilisé des sources variées, des textes, des monuments, des institutions, et ont cherché à les interpréter de manière cohérente. Cette diversité a permis de construire une image plus riche et plus complexe de la Renaissance, au-delà des clichés et des simplifications. Ils ont cherché à montrer comment les différents aspects de la vie étaient liés les uns aux autres, et comment ils ont évolué au cours du temps.

**RASSEMBLER**

## RASSEMBLER



## CHAPITRE I

### Nationalisme et histoire

On a coutume de situer l'émergence d'un sentiment national français — voire européen — à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, le siècle des Lumières se trouve presque toujours associé au développement du concept de nation. Il faudrait donc se faire à l'idée que le patriotisme et le nationalisme sont des mots vides de sens avant le XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est ce postulat historique que nous proposons de contester ici. Certes, quelques historiens et critiques littéraires ont déjà disputé cet axiome, mais les arguments avancés n'abordent souvent que des points précis d'une histoire presque toujours événementielle. Nous sommes au contraire convaincu qu'il ne saurait y avoir de nationalisme littéraire, économique ou linguistique indépendant d'un «tout social», aussi bien à la Renaissance qu'aujourd'hui.

Le nationalisme est un phénomène complexe qui appartient à l'inconscient d'une époque et transparait dans pratiquement tous les domaines de la société. Nous retrouvons par exemple des traces de ce nationalisme dans la littérature, le droit, les règlements marchands et la langue de la Renaissance française. Pourtant, c'est uniquement quand il s'agit d'écrire l'histoire d'un pays, d'une nation ou d'un peuple que tous ces éléments convergent et nous permettent de déceler l'existence et l'envergure du discours patriotique

et nationaliste.

Le développement du sentiment national en France représente un lent et long processus. Le nationalisme et le patriotisme sont des concepts chargés de sens dès le début du XV<sup>e</sup> siècle. Les écrits des chroniqueurs et des mémorialistes des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles font de façon croissante référence à l'idée de nation<sup>1</sup>. La poésie elle-même se charge de sous-entendus patriotiques.

Afin de mieux saisir l'ampleur du sentiment national qui règne en France au XVI<sup>e</sup> siècle, il semble important de retracer son origine. Nous avons choisi d'analyser quatre mythes et légendes qui permirent au discours nationaliste français de se développer durant les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles. Ces légendes — ayant certes fait l'objet d'importantes monographies dans le passé — nous apparaissent converger vers un même but et réclament pour cette raison une interprétation synthétique qui nous permettra de mieux saisir comment on utilise l'histoire (qu'elle soit mythique ou factuelle) pour *créer* un espace national et *rassembler* le peuple français autour de héros qui serviront de porte-parole à la nation.

Ces mythes et ces légendes se rapportent tous à l'idée de naissance et d'origine historique d'un peuple. Ils sont dans l'ordre de notre présentation: 1) la légende troyenne, 2) la loi salique, 3) le mythe de «nos ancêtres les Gaulois», et 4) l'Hercule gaulois. Bien que présents dans la littérature de l'Antiquité et du haut Moyen Age, ces quatre mythes vont être systématiquement repris et amplifiés à partir du XIV<sup>e</sup> siècle par des hommes venant d'horizons très divers. Poètes, historiens, jurisconsultes, hommes d'Etat, clercs et ecclésiastiques, «découvrent» soudain le pouvoir de ces contes et

---

1. Nous renvoyons à l'excellent ouvrage de Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Paris, Gallimard, 1985.



légendes qui donnent une dimension nouvelle à leur propre identité. L'histoire se confond alors avec la fiction afin de créer la nation.

\*\*\*

Retraçons brièvement l'«histoire» de la Renaissance. Comme les manuels scolaires nous l'indiquent, les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles témoignent d'un renouveau des sciences et des lettres. Les découvertes et les inventions de ces deux siècles eurent une influence extraordinaire sur les structures économique, sociale et politique de l'Europe. Le XV<sup>e</sup> siècle est surtout marqué par un retour aux Anciens: Pétrarque, Boccace, Gaguin et autres intellectuels de l'époque se mettent à lire les auteurs de l'Antiquité grecque et latine. Ils s'intéressent moins au contenu qu'à la forme des discours politiques, philosophiques, historiques et scientifiques. Le texte est souvent une finalité en soi.

On a dit avec raison que l'humanisme est principalement un exercice philologique. L'histoire n'échappe pas à cette emprise de l'éloquence et se réduit bien souvent à un effet de rhétorique; nulle préoccupation pour la méthode ou les leçons à tirer des exemples historiques, simplement un art du récit. Tite-Live, Cicéron, Hérodote, Thucydide seront les modèles à imiter<sup>2</sup>. Rome et Athènes servent de modèles pour les intellectuels du début de la

---

2. Dans une étude sur la popularité des historiens de l'Antiquité entre 1450 et 1700, Peter Burke rapporte que l'éditeur Badius imprima 1225 exemplaires d'une traduction française des *Guerres du Péloponèse* de Thucydide en 1527. Ce tirage est énorme quand on sait que, à cette époque, les éditions excédaient rarement 400 ou 500 exemplaires. César, Tite-Live et Salluste furent les plus lus en Europe entre 1450 et 1600. Voir Peter Burke, «A Survey of the Popularity of Ancient Historians, 1450-1700», *History and Theory*, vol. 5, 1966, pp. 135-152.